

## L'artiste et la politique en des temps difficiles

Nelson Herrera Ysla

Numéro 115, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70129ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Herrera Ysla, N. (2013). L'artiste et la politique en des temps difficiles. *Inter*, (115), 76–78.

# L'ARTISTE ET LA POLITIQUE EN DES TEMPS DIFFICILES

► NELSON HERRERA YSLA

Au mois de décembre 2012, le *Musée national d'art moderne et contemporain d'Alger* réalisait des Journées internationales d'études sous la thématique « Art et engagement politique », lors du *Festival international d'art contemporain*, ayant lieu tous les deux ans avec la collaboration du ministère de la Culture algérien. Organisées dans le cadre de la célébration du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance algérienne, ces Journées ont rappelé les rôles politique et culturel des artistes de même que le rapport entre l'art et l'histoire. Plusieurs invités (conservateurs de musées, historiens de l'art, enseignants, commissaires d'expositions, critiques d'art) de la France, d'Alger, des États-Unis, de la Syrie, de l'Italie, du Mali, de la Tunisie et de l'Algérie ont discuté autour de l'énoncé d'Enrico Baj : « Il est des tableaux qui rappellent mieux que toutes les heures sanglantes de l'histoire. »

Le titre de ce colloque, « L'artiste et l'engagement politique » – très approprié à cette époque de mondialisation, d'effacement des repères parmi les diverses manifestations de l'art et de la culture, de profonde crise économique dans différentes parties de la planète, de très hauts et mirobolants prix au marché de l'art –, me porte à croire que les deux termes, *artiste* et *engagement politique*, doivent être à nouveau considérés, évalués, définis, à la lumière des changements qui marquent aujourd'hui le monde dans presque tous les domaines de la vie : politique, sociale, économique, culturelle. Comme on le sait déjà, la relation entre ces deux termes a donné naissance à la notion d'*artiste engagé*, laquelle a émergé dans le public au XX<sup>e</sup> siècle au sein des cercles d'intellectuels européens et a gagné en notoriété dans la décennie des années soixante lors des intenses mouvements de libération en Afrique, au Moyen-Orient, en Amérique latine et en Asie. De nombreux artistes et groupes de création ont conçu, à l'aide de diverses techniques d'expression des œuvres, des performances et des actions dans les galeries, les musées et les rues pour encourager lesdits mouvements, mais aussi dénoncer les guerres impérialistes contre de petits pays, les interventions militaires, les dictatures en tout genre, les gouvernements antipopulaires et autres maux qui portaient atteinte à l'humanité dans différentes parties de la planète.

Lors de cette même décennie, des changements significatifs se sont produits dans le domaine de l'art. Le transfert du concept de *dématérialisation* de l'œuvre d'art jusqu'à son *extension* vers d'autres domaines de la culture et d'autres disciplines sociales nous a permis de penser que l'art que nous croyions jusque-là enraciné, inamovible, fixé par l'Histoire dans des livres et des magazines, n'était pas le même. À notre plus grand étonnement, l'art commençait à devenir différent. Et cette profonde série de

changements ne s'est pas arrêtée depuis. C'est pour cela que c'est de plus en plus difficile de définir *ce qu'est l'art* et *ce qu'il n'est pas*, aussi bien pour les critiques, les historiens et les chercheurs que les commissaires. Rappelons le moment où, dans une galerie de New York en 1917, Marcel Duchamp a exposé un urinoir qui a été classé comme « œuvre d'art » : en réalité, depuis ce jour, soit il y a presque cent ans, l'histoire de l'art a changé. Voilà pourquoi nous pouvons affirmer que nous vivons une certaine confusion qui n'a pas encore été éclaircie.

Par ailleurs, à présent, beaucoup de personnes qui n'ont pas fait d'études ou qui n'ont pas été formées dans des ateliers, des académies ou des universités sont considérées comme des artistes. Quiconque a exposé une « œuvre d'art » dans une galerie, un musée, une rue, un espace public ou même sur Internet est immédiatement considéré comme « artiste » ; les espaces traditionnels consacrés à l'exposition ne sont pas suffisamment crédibles ou notoires pour promouvoir tout ce qui s'expose en leur sein. Il semblerait que l'affirmation faite par Joseph Beuys dans les années soixante-dix, selon laquelle « tout homme est un artiste », ait trouvé sa place dans la plupart des sociétés et pays contemporains. Ils sont très peu nombreux, ceux qui rejettent cet argument autant en Occident qu'en Orient. En conséquence, le monde est surpeuplé d'œuvres d'art, de livres, de magazines et surtout de catalogues. Il est aussi saturé de biennales, de triennales, de salons, de foires, de ventes aux enchères, que personne ne remet en question. Il y a surproduction non seulement en ce qui concerne l'art, mais aussi la musique, la littérature, le cinéma, la danse et presque toutes les manifestations de la culture.

Alors on peut se demander : qui est *vraiment* artiste ? quels sont les paramètres, les coordonnées qui servent à évaluer et à mesurer le statut d'artiste ? qui ne l'est pas ? quelle est la vraie valeur économique d'une œuvre d'art si quelqu'un paie pour une seule pièce plusieurs dizaines de millions d'euros ou de dollars ? La dépense de grosses sommes d'argent n'est pas une exclusivité réservée à des tableaux peints à l'huile ou à des œuvres considérés célèbres par l'Histoire, car quatre millions d'euros furent versés pour une photographie digitale imprimée sur du papier. Comment peut-on mesurer la valeur non seulement économique, mais aussi sociale, culturelle, politique, d'une œuvre d'art ? L'expansion chaque jour plus forte du marché a fait changer de manière extraordinaire autant l'art que la culture en général. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui de nombreuses personnes dans le monde veulent devenir « artistes ».

Mais d'autres concepts ont aussi changé dans le monde. Après la chute du mur de Berlin en 1989, la notion de ce qui est politique a changé.

Le socialisme et le communisme ont le plus souffert de cet événement, symbole de changement au cœur de l'Europe, tandis que le capitalisme s'est maintenu apparemment au même endroit... jusqu'à aujourd'hui où il commence à souffrir des frémissements qui mettent sérieusement en danger ses fondements, ses structures économiques et son pouvoir. L'actuel modèle de la société capitaliste ne satisfait plus les souhaits, les désirs, les attentes des citoyens, et partout apparaissent des fissures, voire un mécontentement généralisé qui se traduit par des manifestations populaires, des grèves, de longues marches dans les villes et les campagnes, des démissions de gouvernement, sans que personne ne puisse prédire où et quand cela se terminera ni ce qu'il adviendra de nous aujourd'hui même ou demain dans ce monde agité où nous vivons.

Les notions de gauche, de centre et de droite ont aussi changé. Les partis politiques souffrent des crises aussi bien en Europe qu'en Amérique latine. Certaines associations nouvelles surgissent sur la scène politique actuelle étant donné le dynamisme des réseaux sociaux qui ont commencé puis continuent encore aujourd'hui à usurper l'espace appartenant traditionnellement aux partis politiques. Il est difficile de prédire quelles seront les formes et les structures de nos nombreuses sociétés dans les prochaines années. Nous sommes à une époque de transition en ce qui concerne plusieurs domaines de la vie, mais nous n'avons pas encore le recul historique suffisant pour l'apprécier dans toute sa dimension.

La politique est aujourd'hui associée à tout ce que nous faisons dans les quartiers, communautés, villages, villes, pays, afin de transformer le *statu quo* social, économique, culturel, même s'il s'agit d'actes minimes, car de telles actions, qui influent sur les gens, donnent lieu à des opinions diverses et affectent, d'une manière ou d'une autre, le tissu social. Tout ce que nous faisons aussi dans le domaine de la culture a des connotations politiques, bien que nous ne le réalisons pas avec des objectifs spécifiques. En effet, la politique a aussi étendu son champ d'action, comme l'art lui-même. Désormais, ce que font les politiciens, les partis, les gouvernements, ne concerne plus seulement l'État. Nous, les commissaires, les conservateurs, les critiques, les historiens, sommes en train d'accomplir une certaine action politique chaque fois que nous publions un texte, que nous organisons une exposition à l'échelle locale ou mondiale, que nous promovons une tendance artistique, car nous sommes en train d'éveiller une conscience auprès des citoyens, auprès de la société. Notre travail contribue à modifier les structures culturelles et sociales au sein de notre environnement proche. Ce que nous faisons tant bien que mal se manifestera chez de nombreuses

Au début du XX<sup>e</sup> siècle ont surgi des associations artistiques et des artistes qui ont concentré leur production symbolique sur des aspects politiques d'un pays donné ou du monde en général. Dès les premières décennies, quelques signes d'un certain engagement politique sont apparus, bien qu'on n'ait pas nommé leurs protagonistes « artistes engagés ». À cette époque, plusieurs créateurs ont condamné la Première Guerre mondiale et ont dénoncé l'essor du fascisme en Europe. Ils ont de même sympathisé avec les changements et transformations produits par des révolutions victorieuses telles que la révolution d'Octobre en Russie ou la révolution mexicaine sur le continent américain. Les exemples appartenant à l'histoire de l'art sont nombreux : Otto Dix, Picasso, les muralistes mexicains, Rivera, Orozco, Siqueiros, le Brésilien Cândido Portinari, le Cubain Wifredo Lam, l'Équatorien Oswaldo Guayasamín, l'Argentin Antonio Berni, Erró ainsi que l'extraordinaire avant-garde russe qui a été la protagoniste de l'une des expériences les plus importantes, appuyant la naissance de l'État soviétique, intégrant art et vie, art et société, art et avant-garde politique.

personnes, provoquera ou non un sentiment de satisfaction personnelle et contribuera aussi à ce qu'elles deviennent de meilleurs ou pires citoyens.

Ces grands thèmes et sujets ont continué à être abordés par les artistes principalement lors de deux moments historiques : l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale et, quelques années plus tard, dans les années soixante, la naissance d'importants mouvements de libération sur la planète, culminant avec le soutien presque massif accordé au peuple vietnamien face aux États-Unis lors de cette guerre injuste, de triste souvenir. Dans les années soixante-dix, nous avons vécu une période plus calme, même si en Amérique latine les dictatures militaires commençaient à gagner en puissance pour contrôler et empêcher de nouvelles tentatives de libération des pays. Plusieurs artistes et groupes de création ont condamné cette nouvelle réalité dans leurs œuvres et actions en Argentine, au Chili, au Brésil, au Pérou, en Colombie, aboutissant à une vaste prise de conscience sociale. L'art latino-américain a encore une fois subi de gros changements, autant que celui des muralistes mexicains dans les années vingt et trente.

Cependant, à partir des années quatre-vingt, la situation change à nouveau du point de vue politique puisque les régimes dictatoriaux et répressifs ont cédé la place aux gouvernements démocratiques dans presque toute l'Amérique latine. Les préoccupations des artistes ont alors

changé de contenu et de forme. Les grands thèmes et sujets du passé ont été substitués par d'autres qui n'existaient pas auparavant ou qui ne se manifestaient pas avec une telle intensité : je fais référence à la violence, au SIDA, aux drogues, à la faim, au manque d'eau, au changement climatique, aux migrations, aux sans-papiers, au trafic d'hommes et de femmes, à la xénophobie, aux épidémies, à l'argent, au génome humain, parmi d'autres. Quant au plan formel, les installations, les objets sculptés, la photographie, se sont imposés puisqu'ils sont plus en adéquation avec une culture postmoderne, inclusive, plurielle, ouverte, diversifiée, où tout est valable, tout est possible, qu'importe son origine. Les artistes ont commencé à voyager plus que jamais en quête de nouveaux espaces d'exposition, poussés par une vague mondiale de migrations constantes, principalement depuis les pays du Sud vers les pays du Nord. Tout s'est mélangé comme jamais dans l'histoire. Des hybridations et des métissages jamais vus auparavant en matière d'art ont surgi.

Pendant les années quatre-vingt-dix jusqu'à cette première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle, ce *statu quo* a continué à se développer, raison pour laquelle aujourd'hui il est difficile de trouver une tendance ou un courant dominant. On ne peut même plus s'orienter avec clarté par rapport au centre et à la périphérie comme avant : il y a déjà de nombreux centres actifs, et ce qui précédemment était la périphérie a aujourd'hui gagné une force centrale.

L'engagement de l'artiste a changé dans la même mesure où ont changé toutes ces notions autour de l'art et de sa circulation prévalant tout au long des années, des décennies, des siècles. L'artiste est plus centré aujourd'hui sur la réflexion autour des sujets de la vie quotidienne, de la vie de tous les jours. Il essaie d'éclaircir des énigmes de l'existence humaine en observant de près les découvertes de la science et les progrès de la technologie. Il veut vendre ses œuvres aux États-Unis et en Europe, obtenir des bourses n'importe où sur la planète, aspirer à des séjours de longue durée, gagner de grosses sommes d'argent dans des concours et des ventes aux enchères, et être invité aux grands événements d'art internationaux qui sont à présent de plus en plus spectaculaires, mirobolants, gigantesques, tels les Jeux olympiques ou les Championnats mondiaux de football. Les œuvres de nombreux artistes latino-américains peuvent être appréciées à la Tate Modern de Londres, au Grand Palais de Paris, au Centre d'art de la reine Sophie de Madrid, au MoMA de New York, à la *documenta* de Kassel et aux *Biennales* de Venise, de Lyon, d'Istanbul, de Gwangju, de Charjah, de La Havane. Plus de 200 biennales et des centaines de foires partout dans le monde le poussent à un état d'inquiétude et de préoccupation.

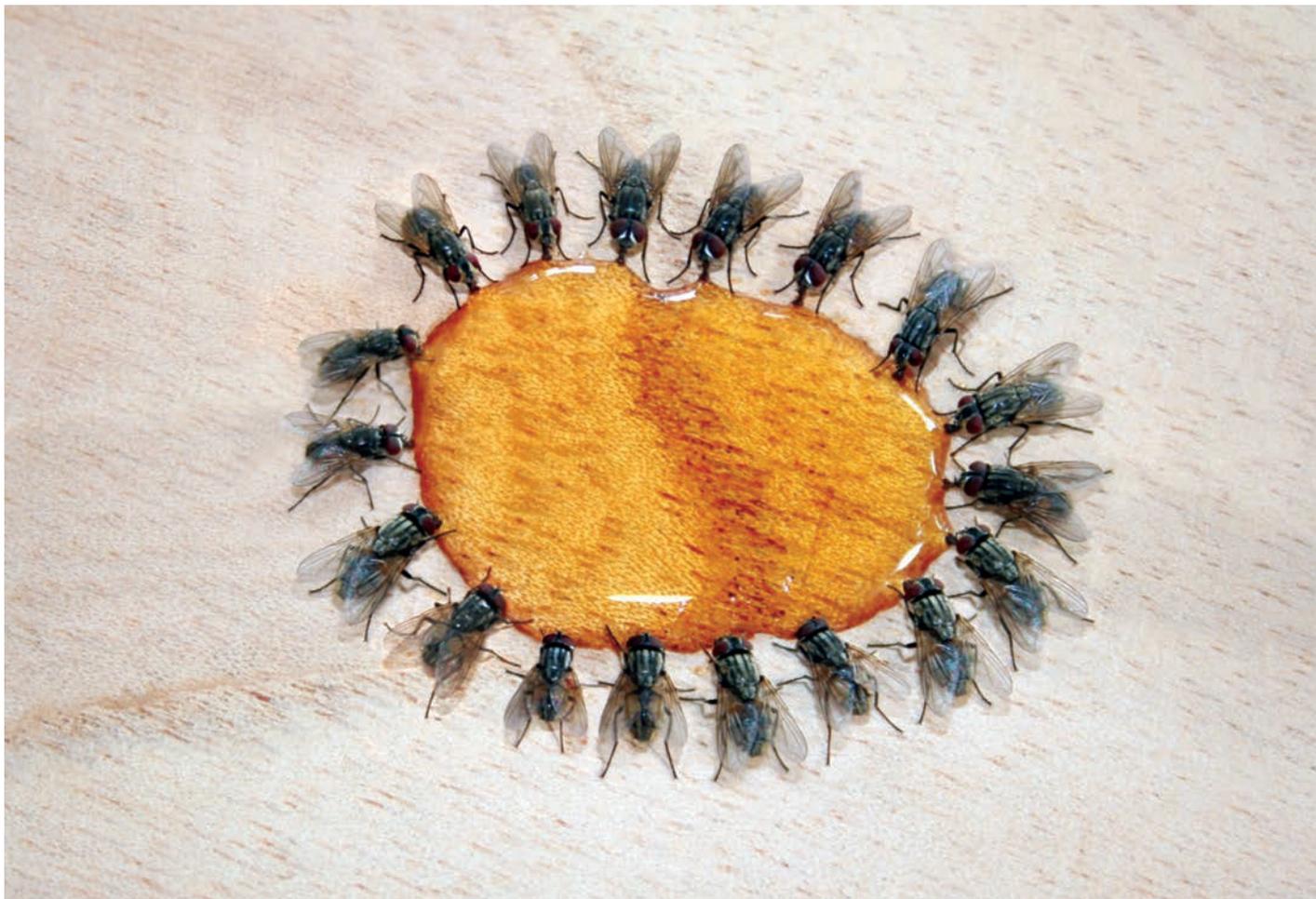
La nécessité d'améliorer ses conditions de vie, d'être reconnu et admiré en ces moments difficiles, conditionne ses points de vue, ses intérêts, sa manière de se mettre en relation



> Pablo Picasso, *Guernica*, 1937.

> Diego Rivera, *Man at the Crossroads*, 1933.





> Marianela Orozco, *Comunion*, photographie (mouches qui s'alimentent d'une portion commune de miel), 47,2 cm x 70 cm, 2007.

avec le public. Cela lui a donné le statut d'« artiste international », qui renie parfois sa nationalité, ses origines géographiques et culturelles. Certains n'incluent même pas sur leur CV l'endroit où ils sont nés. Voilà l'une des conséquences de la mondialisation que l'on expérimente aujourd'hui et qui explique très bien jusqu'où les pouvoirs du marché et de l'argent sont arrivés : ils ont fini par surclasser le pouvoir politique, la nécessité d'un engagement politique. Dans nombre d'œuvres de nos artistes les plus reconnus, on ne perçoit plus de traits identitaires, ni de signes, ni de symboles appartenant à leur groupe ethnique ou culturel. Les codes qu'ils emploient dans leur discours et leur démarche artistique tentent d'atteindre un langage universel qui les place sur le même plan que leurs collègues d'Europe ou des États-Unis. Ce qu'il y a de politique dans leurs œuvres a changé de visage, car ils préfèrent désormais ne pas trop déranger les pouvoirs économiques qui dominent aujourd'hui le monde de l'art. Ils ne veulent plus jouer le rôle d'« enfant terrible ». Ainsi, la politique dans l'art est actuellement visible à d'autres niveaux de perception : l'engagement fait de l'artiste un homme qui transmet ses complexes conditions d'existence, ce qui l'angoisse, le séduit, l'inquiète, le libère.

L'association des Indignés en Europe, qui a presque deux ans déjà, n'a pas trouvé de réponses dans le milieu de l'art : on ne sait pas si elle attire l'attention des artistes qui habitent ces

pays ; on ne sait pas si les récents événements qui ont bouleversé le Moyen-Orient et qui ont provoqué la stupéfaction de presque toute la planète ont déjà trouvé leur expression dans le domaine de l'art. C'est pour cette raison qu'on ne peut pas voir dans cette nouvelle alliance entre les forces politiques et sociales une expression immédiate et une illustration artistique comme cela se produisait au siècle précédent. Les quelques rares œuvres qui ont abordé ces thèmes n'ont pas suffisamment perduré, ce qui ne veut pas dire que l'artiste soit aujourd'hui un être indifférent, un être aliéné dans son milieu et dans le monde. Il y a trop de choses dans son entourage qui ont changé et qui ont finalement transformé sa sensibilité, sa façon de se conduire.

L'art est en train de vivre des moments de changement. Les artistes aussi. Même si l'histoire paraît presque la même, car il existe encore des inégalités et des injustices comme aux siècles derniers, la réalité de tous les jours est autre. L'expression de la complexité contemporaine de la vie pourrait être considérée comme un paradoxe. En fait, c'est l'un des plus grands défis pour tous ceux qui, comme nous, se soucient de l'avenir de l'art, des artistes et de la politique : nous avons besoin de nouveaux instruments théoriques, de nouvelles méthodes d'analyse, de nouveaux outils de travail. Des réunions telles que le colloque d'aujourd'hui nous mènent à un engagement plus fort, pour lequel nous sommes disposés à consacrer tout notre temps. ◀

NELSON HERRERA YSLA est critique d'art, commissaire et fondateur de la *Biennale de La Havane* et du *Centro Wilfredo Lam*, à La Havane, Cuba. Il a collaboré à plusieurs revues d'art à Cuba et à l'étranger. Il a publié plusieurs livres sur l'art et la poésie à Cuba, au Mexique et au Brésil. En 2007, il recevait le Prix national de la critique d'art. En 2008, il a été directeur de la *Bienal Paiz* au Guatemala. Il a donné plusieurs conférences en Amérique latine, en Europe, au Moyen-Orient et aux États-Unis.